

Title	Le journal, un plaisir ou un besoin ? : La joie de l'écriture chez Eveline dans L'Ecole des femmes d'André Gide
Author(s)	Kosaka, Miki
Citation	Gallia. 1996, 35, p. 35-42
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/3743
rights	
Note	

Osaka University Knowledge Archive : OUKA

<https://ir.library.osaka-u.ac.jp/>

Osaka University

Le journal, un plaisir ou un besoin ?

— La joie de l'écriture chez Eveline dans *L'École des femmes* d'André Gide —

Miki KOSAKA

Dès ses débuts littéraires, André Gide emploie souvent dans ses œuvres la forme d'un journal : *Les Cahiers d'André Walter*, le journal d'Alissa dans *La Porte étroite*, *La Symphonie pastorale*, le journal d'Edouard dans *Les Faux-Monnayeurs*, *L'École des Femmes*, etc.

Parmi ses œuvres en forme de journal, *L'École des femmes*¹⁾, journal d'une jeune femme, présente certaines particularités narratologiques et psychologiques. Ce premier volet d'un triptyque est un rare exemple de voix féminine à la première personne adoptée par un écrivain masculin²⁾. Et au contraire des narrateurs de romans sous forme de journal au XX^e siècle comme le Roquentin de *La Nausée* ou le Jacques Revel du *Nœud de vipères*, Eveline, la narratrice de *L'École des femmes*, ne connaît aucune crise qui la précipite vers l'écriture³⁾.

Certes, au commencement du journal, Eveline ne suit que la proposition de Robert, son fiancé et elle n'écrit que pour « le plaisir ». Eveline décrit dans

1) André Gide, *L'École des femmes*, in *Romans*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1958. Toutes nos citations appartiennent à cette édition et nous indiquerons dans le texte les pages auxquelles elles renvoient. Le thème de *L'École des femmes* remonte au *Journal des Faux-Monnayeurs* : « Le roman des deux sœurs. L'aînée qui épouse, contre le gré de ses parents [...] un être vain, sans valeur, mais d'assez de vernis pour séduire la famille après avoir séduit la jeune fille. Celle-ci [...] découvre peu à peu la médiocrité foncière de cet être auquel elle a lié sa vie. Elle cache aux yeux de tous le mépris et le dégoût qu'elle éprouve, prend à cœur et tient à honneur de faire briller son mari, de couvrir son insuffisance, de réparer ses maladresses, de sorte qu'elle est seule à connaître sur quel néant repose son "bonheur". [...] elle voudra se séparer de ce fantôme, vivre à part, [...] » (André Gide, *Journal des Faux-Monnayeurs*, Gallimard, Collection « L'imaginaire », pp.14-15.)

2) Emily S. Apter, « La Nouvelle *Nouvelle Héloïse* d'André Gide : *Geneviève* et le féminisme anglais » in *André Gide et l'Angleterre*, 1986, p.95.

3) Gerald Prince, « Anti-journal, journal et langage dans *L'École des femmes* de Gide », in *The French Review*, vol. LIII n° 2, 1980, p.266.

son journal le bonheur des fiançailles (première partie). Mais après un intervalle de vingt ans, elle rouvre son cahier « par besoin » et elle relate son désespoir à la découverte de la médiocrité de son mari (deuxième partie).

Qu'est-ce qui lui fait rouvrir son journal ? Le journal est-il pour elle un plaisir ou un besoin ? Nous tenterons dans cette étude d'éclaircir la raison d'être du journal pour Eveline et d'examiner la joie de l'écriture qu'elle éprouve dans des moments heureux et même malheureux.

I. Le journal pour le plaisir

Eveline, fille unique d'une famille bourgeoise, commence à tenir son journal suivant « l'idée du journal » (p.1254) de Robert auquel elle décide de lier toute sa vie. C'est lui qui propose de tenir tous deux un journal. La passivité d'Eveline et l'omniprésence de Robert caractérisent le journal de celle-ci pendant les fiançailles ; il contient la déclaration de son amour pour Robert et l'expression de sa joie. Son journal débute par un appel quasi épistolaire :

Mon ami,

Il me semble que c'est à toi que j'écris. (p.1252)

Elle écrit son journal comme une lettre à son futur mari en le tutoyant, et d'ailleurs elle promet de le lui léguer après sa mort. Son journal n'est pas un journal intime au sens strict du terme, car il désigne explicitement son destinataire, c'est-à-dire son lecteur. Elle écrit pour noter les « mots charmants » (p.1254) de son fiancé et leur histoire d'amour en souhaitant sauver dans le cahier « toutes les miettes » (p.1252) du bonheur. En bref, c'est par lui, pour lui, et à son intention qu'elle tient son journal.

Avant de connaître Robert, Eveline, insatisfaite par les occupations et les divertissements mondains, souffrait d'une vie « sans emploi » (p.1252) et cherchait un but à sa vie. Après sa rencontre avec Robert, elle croit avoir trouvé finalement le but de sa vie : « [...] maintenant tu [Robert] es mon but, mon occupation, ma vie même et je ne cherche plus que toi. » (p.1252). Elle se plonge totalement dans la dépendance envers son fiancé : « [...] je n'existe que par lui. » (p.1254). En conséquence, elle espère même mourir avant lui parce

que le monde sans lui n'est « plus qu'un désert » (p.1252). Cette dépendance s'étend jusqu'à l'abandon d'elle-même. Malgré le principe du journal où l'on écrit à la première personne « je », elle essaie de ne pas parler d'elle-même et de ne pas tomber dans « les pièges de l'égoïsme » (p.1257), mais en vain : « Je me laisse entraîner à parler de moi, ce que je m'étais pourtant promis de ne pas faire. » (p.1256). Elle se considère comme égoïste : « [...] combien facilement devient égoïste le bonheur. » (p.1271). Mais en fait elle est si dépendante de Robert que même son égoïsme est basé sur lui : « Il n'est question chaque jour que de *mon* plaisir, de *ma* toilette, de *ma* convenance et de *mes* goûts. Comme si je pouvais avoir désormais d'autre convenance et d'autres goûts que ceux de Robert ! »⁴⁾ (p.1270).

Pendant les fiançailles, Eveline découvre tous les jours les qualités de son futur mari : « Chaque jour m'apporte une nouvelle joie. » (p.1276). En même temps, elle se découvre une nouvelle joie, celle de l'écriture :

Tu souriais quand je disais que je ne saurais pas quoi y mettre, dans ce journal. Et en effet voici que j'en ai déjà rempli quatre pages. J'ai bien du mal à me retenir de les relire ; mais, si je les relisais, j'aurais plus de mal encore à me retenir de les déchirer. Ce qui m'étonne, c'est le plaisir que déjà je commence à y prendre. (p.1254)

Considérant qu'elle revit « des instants écoulés trop vite » (p.1252) et sauve toutes les miettes de son bonheur dans le journal et que son bonheur se transforme en amour pour Robert, le plaisir de l'écriture qu'elle connaît pour la première fois équivaut à celui de l'amour. Cette équivalence semble attestée par la phrase suivante : « Je n'ai plus le temps d'écrire mon journal ; plus le temps de lire, de me recueillir ; plus le temps de me sentir heureuse. » (p.1270). En écrivant le journal, elle se sent heureuse. Ecrire le journal pour Eveline est donc la confirmation de son bonheur qu'elle goûte doublement, à la fois vécu et écrit.

Cependant son bonheur ne dure qu'un mois et demi (le journal de la première partie commence le 7 octobre 1894 et se termine le 23 novembre de la même année). Eveline décèle un jour le mensonge de Robert qui ne tient

4) C'est Gide qui souligne.

jamais de journal de son côté et qui la laisse pourtant croire en son existence. Le « charme est rompu » (p.1277), écrit Eveline. Devant le mensonge de Robert, le bonheur d'Eveline se dégrade et s'effondre rapidement. L'équivalence du bonheur et du journal est perdue et elle arrête le journal puisqu'il n'a plus de « raison d'être » (p.1278).

II. Le journal par besoin

Après la fermeture du journal commence le lent travail de la « dé cristallisation »⁵⁾. Il faut vingt ans à Eveline pour ouvrir à nouveau son cahier. Le journal recommencé s'oppose complètement à celui d'autrefois. Elle y dénonce désespérément la médiocrité et l'hypocrisie de son mari. Mais comme au début du journal d'avant, le journal recommencé désigne explicitement son destinataire : « [...] ce n'est hélas plus pour Robert. [...] Je voudrais que, plus tard, s'il leur [les enfants] arrive de les [lignes de ce cahier] lire, ils y trouvent une justification ou du moins une explication, de ma conduite [...] » (p.1279). Elle écrit cette fois-ci pour elle-même : « J'écrirai afin de m'aider à mettre un peu d'ordre dans ma pensée ; afin de tâcher d'y voir clair en moi-même, [...] » (p.1279). En se détachant de son mari, Eveline rouvre le journal de sa propre volonté, pour elle-même et ses enfants. Elle n'est plus une « candide, confiante et un peu niaise enfant » (p.1281) qui dépend de Robert et s'abandonne à lui, et elle n'hésite plus à parler d'elle-même : « *ma* pensée, *ma* conduite »⁶⁾. Pourtant sa réflexion sur elle-même ne relève plus de l'égoïsme d'autrefois. C'est plutôt l'égotisme. En l'espace de vingt ans, Eveline passe de la dépendance à l'indépendance et de l'égoïsme à l'égotisme. Le journal qui était jadis le lieu du sentiment devient celui de la raison.

Dans la deuxième partie, Eveline nie son amour passé. Plus elle réfléchit, plus vains apparaissent la dépendance et l'abandon de soi-même où elle s'était totalement et volontairement plongée. La négation de son amour passé sur lequel elle fondait son bonheur signifie celle de son identité d'autrefois. Ecrire son journal n'est plus un plaisir. C'est l'expérience douloureuse de la

5) André Gide, *Journal des Faux-Monnayeurs*, p.35 : « Si la "cristallisation" dont parle Stendhal est subite, c'est le lent travail contraire de dé cristallisation, le pathétique ; à étudier ».

6) C'est nous qui soulignons.

découverte de la superficialité de son bonheur passé. La négation de soi-même exige naturellement son rétablissement. Elle rouvre le journal pour tenter la reconquête de son identité et l'épreuve de l'indépendance.

Ecrire son journal est donc une tâche importante mais difficile. Eveline trouve quand même de l'« amusement [...] à couvrir les pages blanches de ce cahier » (p.1286). Il est certain que cet « amusement [...] indéniable » (p.1286) n'est pas le même « plaisir » qu'avant. Qu'est-ce que cet « amusement » ? En dépit de la différence de la raison d'être du journal, pourquoi éprouve-t-elle toujours la joie de l'écriture ? Eveline explique sa motivation face à sa reprise du journal :

[...] il me semble que c'est par besoin de les [l'accusation contre Robert et le désespoir d'elle-même] écrire que j'ai rouvert ce cahier. Car ceci je ne puis le dire à personne. (p.1280)

Parmi sa famille et ses amis, Eveline n'a personne à qui confier sa pensée et vit dans l'incompréhension et la solitude :

Certains jours je me sens affreusement seule ; je ne puis dire ce que je pense qu'à ce carnet, et me prends à l'aimer comme un ami discret, docile, à qui pouvoir enfin confier ma plus secrète et plus douloureuse pensée. (p.1283)

Elle n'a que son journal à qui se confier et l'écriture est pour elle une consolation à sa solitude. L'« amusement » qu'elle éprouve est celui de confier son sentiment secret à son seul ami, le journal.

III. La joie de l'écriture

Malgré la complète différence dans la raison d'être du journal, elle y trouve toujours la joie de l'écriture.

Rappelons un caractère du journal d'Eveline, l'explicitation des destinataires ; à Robert d'abord, aux enfants, finalement à sa fille Geneviève : « C'est à elle [Geneviève] que je lègue ce cahier. » (p.1310). Avec la mention des destinataires, le journal d'Eveline fonctionne comme lettre et elle est consciente

de devoir être lue. Que souhaite-t-on faire avec une lettre ? La lettre est, comme le définit Jérôme dans *La Porte étroite*, « un entraînement de son esprit » et « un moyen d'exprimer »⁷⁾ la pensée. Ainsi peut-on dire qu'Eveline tente de transmettre sa pensée soit à Robert soit à Geneviève par le biais de son journal ? Il est certain que le destinataire prévu est respecté puisque le journal est en fin de compte à la portée de Geneviève. Mais au moment de la rédaction les destinataires sont-ils sûrs ?

Mais si je dois mourir la première [...], tu [Robert] liras ces lignes ; [...]
(p.1252)

C'est à elle [Geneviève] que je lègue ce cahier si je dois ne pas revenir...
(p.1310)

La conjonction « si » indique l'incertitude finale quant aux destinataires. Cet usage de la supposition explique la joie de l'écriture chez Eveline. Il y a lieu de considérer qu'Eveline éprouve un désir de confession avant celui de la transmission : « Sentir ou penser ne suffisent plus, comme si le but était devenu d'exprimer et d'écrire ce que l'on pense ou que l'on sent. »⁸⁾

Ici surgit un autre problème. Pour s'exprimer, pourquoi prend-elle le parti d'écrire ? Comme nous l'avons remarqué plus haut, la solitude et l'absence de confident l'orientent vers l'écriture. Mais n'a-t-elle jamais tenté de s'exprimer par la parole ?

Pendant ses fiançailles, elle se sent parfois gênée en parlant avec Robert :

Je crains souvent de mécontenter Robert en employant dans la conversation certaines expressions ou tournures de phrases qu'il me dit ne pas être correctes et dont j'ai pris l'habitude en les entendant sans cesse autour de moi. Quand nous sommes seuls, Robert me reprend et me corrige. Mais, dans le monde, il m'arrive souvent de me taire par peur de voir soudain sur son visage une petite marque d'agacement, que du reste

7) André Gide, *La Porte étroite*, in *Romans*, p.530.

8) Alain Girard, *Le Journal intime*, PUF, 1963, p.XIV.

je suis seule à pouvoir distinguer, mais qui me fait comprendre aussitôt que je ne me suis pas exprimée comme il fallait. (pp.1272-73)

La peur de la faute dans la conversation avec Robert provoque le silence d'Eveline. De même, face à son père qui n'approuve pas le mariage de sa fille, Eveline s'efforce en vain de le convaincre. Devant sa chère amie Yvonne qui vient de se séparer d'un homme perfide, Eveline s'efforce de ne pas trop montrer son bonheur. Elle ne peut donc pas s'exprimer pleinement par la parole même pendant la période où elle est heureuse. De plus, ses paroles ne sont pas prises au sérieux par Robert : « [...] lorsque je le lui disais tantôt, il refusait de prendre au sérieux mes paroles. » (p.1277). La parole lui échappe et il ne lui reste que l'écriture pour s'exprimer.

Vingt ans après, elle continue quand même à tenter de s'exprimer par la parole. Quand elle essaie de dire à Robert son désespoir et son souhait de le quitter, elle sent brusquement que ce qu'elle voudrait dire devient « parfaitement informulable » (p.1302). En face d'Yvonne aussi, Eveline ne peut rien dire : « Je me souviens du temps où Yvonne n'osait point me parler, par crainte d'assombrir mon bonheur. A présent c'est à moi de me taire. » (p.1280).

Malgré ses efforts pour s'exprimer par la parole, elle en arrive à se taire. La parole ne lui suffit pas et est inutile comme expression de sa pensée et de ses idées. Elle recourt par conséquent à l'écriture. La joie de l'écriture qu'éprouve Eveline est non seulement la consolation de sa solitude, mais aussi la compensation de l'insuffisance de la parole et la satisfaction de son désir d'expression.

* * *

Pendant ses fiançailles, au comble du bonheur, Eveline connaît pour la première fois « le plaisir » de l'écriture qui est semblable, comme nous l'avons montré plus haut, à celui de l'amour. Elle écrit pour doubler sa joie. Vingt ans après, elle rouvre le journal par besoin de recouvrer son identité, de consoler sa solitude, et de satisfaire son désir de confession. Bien qu'au comble, cette fois, du désespoir, elle éprouve néanmoins un « amusement indéniable ».

Bien que la raison d'être du journal soit différente, elle éprouve toujours

la joie de l'écriture. Pour Eveline, comme pour Alissa dans *La Porte étroite*⁹⁾, la parole ne fonctionne pas pleinement comme moyen d'expression et elle recourt à l'écriture comme compensation à l'insuffisance de la parole. La joie de l'écriture pour Eveline est au fond celle de l'expression.

(大阪大学博士課程在学)

9) Voir Miki KOSAKA, « L'Expression personnelle chez trois héroïnes gidiennes : Marceline, Alissa et Gertrude », in *Etudes de Langue et Littérature françaises du Kansai*, n° 1, 1995, pp.26-36.